**Zeitschrift:** Revue Militaire Suisse
**Herausgeber:** Association de la Revue Militaire Suisse
**Band:** 107 (1962)
**Heft:** 4

**Artikel:** Le rapport hommes et espace dans la guerre
**Autor:** Perret-Gentil, J.
**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-343103

**Nutzungsbedingungen**
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 12.07.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

## Le rapport hommes et espace dans la guerre

Un auteur allemand a fait paraître une étude [1] mettant en relief la relation qui s'est établie entre les forces et les étendues durant les opérations du dernier conflit en Russie. Les vues ainsi exprimées méritent une attention particulière.

Au début de la campagne les armées allemandes, formées en trois groupes d'armées, comptaient 140 divisions, y compris les réserves d'armée (26 divisions). Ces grandes unités couvraient un espace d'environ 700 km de largeur, ce qui donne, toutes les divisions comprises, une pour cinq kilomètres. A la fin des opérations de 1941, la profondeur atteinte était d'un millier de kilomètres, la largeur plus que doublée, 1800 km. Mais les effectifs avaient diminué ; les recompléments en hommes et matériels n'étaient pas intervenus dans la mesure attendue. Il manquait en général 2500 hommes par division d'infanterie ; l'infanterie des divisions blindées accusait une diminution de 50 % et le matériel jusqu'à 75 %.

A la fin de l'offensive de 1942, le groupe d'armées Sud, parti d'une ligne d'environ 700 km allant de Kursk à la mer d'Azof, s'était enfoncé vers l'Est et le Sud de 500 à 600 km et le développement de son front atteignait sur le Don, Stalingrad et le Caucase, environ 2000 km. D'après l'auteur allemand c'est dans de telles conditions qu'a commencé la rupture du rapport hommes/espace. La mise en ligne de divisions de pays alliés de l'Allemagne, qui parut devoir améliorer cette situation, se révéla au contraire être un désavantage, car celles-ci étaient moins bien armées et peu habituées aux conditions de la guerre à l'Est. Elles ne furent donc pas en mesure de tenir les immenses secteurs qui leur étaient dévolus. Cet agrandissement considérable de l'espace fut naturellement une des causes du très rapide développement de la contre-offensive soviétique de Stalingrad durant l'hiver

[1] Kurt ZEITZLER : *Mensch und Raum im Krieg*. Wehrkunde N° 11, nov. 1961.

1942. Celle-ci fut menée de chaque côté de la large poche créée par les armées allemandes.

Au point de vue *stratégique* il résulte de cette situation que dès la fin de 1942, le commandement allemand en était réduit à la nécessité, non plus de battre l'U.R.S.S. ou de conquérir des territoires, mais de tenter seulement de défendre ce qui avait été acquis. A ce moment-là le front de l'Est se trouvait approximativement à 2000 km de l'Allemagne. De plus, le « mur de l'Atlantique » créé dans l'attente d'une offensive occidentale, avait à lui seul un développement de 2000 km, auquel il faudrait ajouter les 2000 km des côtes norvégiennes et les 400 km des côtes danoises (ouest et nord), sans compter les prolongements en Finlande, dans les Balkans et en Afrique du Nord. De nombreuses nouvelles unités furent levées en Allemagne et dans d'autres pays. Mais elles ne purent qu'à peine compenser l'affaiblissement général des grandes unités, sans changer le fond même de la situation. L'insuffisance des ressources en hommes était telle que d'une manière ou d'une autre des fléchissements graves et des catastrophes devaient se produire.

Rappelons aussi, à ce propos, les profondes divergences de conception qui surgirent entre l'état-major de la Wehrmacht et Hitler, le premier voulant effectuer des regroupements de forces, même par réduction des espaces à tenir, le Führer se réservant personnellement la compétence d'ordonner des replis, de quelque importance qu'ils fussent, et auxquels il ne consentait du reste que très rarement. La gigantesque lutte s'est ainsi poursuivie sans que plus aucune manœuvre ne puisse être tentée.

Sur le plan *tactique*, l'auteur apporte des données et cite des chiffres qui présentent un réel intérêt. Dans les règlements de toutes les armées d'avant-guerre, les espaces occupés par les unités étaient fixés. Pour une division dans la défensive, on prévoyait un développement latéral de 7 à 10 km. L'organisation des unités était conçue sur cette base. Durant des moments de crise, les normes en question ne pou-

vaient pas toujours être respectées. Mais lorsque cela ne dépassait pas un certain degré, il en résultait parfois, pour suppléer aux insuffisances, de nouveaux procédés tactiques très profitables. Néanmoins il va de soi qu'un affaiblissement généralisé s'opposait à toute action de force sur un objectif donné, à une défense efficace dans une zone déterminée, ou encore à la mise en œuvre d'une contre-attaque. C'est surtout sur ce dernier point qu'apparaissait la défaillance des forces allemandes ; les attaques ou contre-attaques exécutées ne présentaient plus l'efficacité voulue. En revanche, grandissaient les possibilités d'exploitation de l'adversaire. L'auteur cite le cas d'une attaque russe, en août 1943, qui parvint facilement à créer une brèche de 3 km de largeur. Par ce goulot le commandement russe n'hésita pas à faire passer toutes ses forces du secteur et ses ravitaillements ; il tenta même une pénétration profonde. Le commandement allemand saisit l'occasion et s'efforça de couper les forces de l'adversaire. Mais il ne put réunir que 5 bataillons, 6 batteries et 2 compagnies de chars. Après un succès initial, puis une parade russe, la contre-attaque ne put parvenir à son objectif.

Dès l'été 1942, au groupe d'armées du centre, la largeur du secteur d'une division allait de 20 km à 60 km. Un corps d'armée ne pouvait mettre en ligne que 100 fantassins par kilomètre. Par contre, dans certains cas, les unités russes du même secteur comptaient 70 hommes sur cent mètres. Dès la fin de 1943, des divisions réduites à moins de mille combattants tenaient des secteurs impartis à des unités normalement formées. Il existait alors des « groupes de divisions », réunissant deux ou trois faibles bataillons, qui étaient les restes de plusieurs divisions durement éprouvées. Dans le sud un corps d'armée tenait un front de 60 km avec 9 bataillons, soit 6 km pour chacun d'eux.

A cette époque fut instauré le système dit des doubles-postes, la défense étant organisée par une chaîne de deux postes éloignés l'un de l'autre, mais se voyant et pouvant

s'appuyer par leurs feux ; les intervalles étaient minés. Mais il suffisait à l'adversaire d'écraser un poste sous un feu d'artillerie pour créer un trou, d'où partait une infiltration profonde. On organisa également des points d'appui, séparés par des champs de mines ou même des champs de mines simulés. Des patrouilles circulaient de nuit ou par temps de brouillard. Dans l'ensemble le procédé ne manqua pas d'efficacité ; mais il devint vite inopérant lorsque survenaient quelques pertes et que les ressources manquaient pour lancer des contre-attaques.

*A l'arrière des fronts*, cette situation eut des répercussions assez étranges. La profondeur de l'ensemble du dispositif s'était énormément agrandie. Dans la zone de l'avant combattait l'armée ; puis à l'arrière, dans les régions occupées, stationnait l'aviation ; l'une et l'autre avaient naturellement leur profondeur. Partout il fallait des hommes pour assurer les différents services et le ravitaillement. Au début de la campagne, dans une armée blindée on trouvait pour dix combattants de l'avant, trois aides ; en fin de 1941, six ; et en fin de 1942, pour un combattant un aide ; et il n'était pas tenu compte des non-combattants existant aux échelons supérieurs. Les effectifs-combattants avaient grandement diminué mais les services de l'arrière étaient restés au complet. Certaines divisions qui ne comptaient que deux ou trois bataillons disposaient toujours de services de ravitaillement et de l'arrière au complet tels qu'ils existaient antérieurement pour une division de 15 000 hommes. Bien des mesures furent prises qui n'étaient que des palliatifs. En outre, tous les services de l'arrière de chacune des armées, de terre, de l'air et de mer, et de certaines grandes organisations, subsistaient intégralement, sans être fondus en un seul. Cependant chez les Ruses, usant de procédés sommaires, il était toujours admis que pour dix combattants il n'y eût qu'un aide. En cas de fortes pertes, les services fournissaient des hommes, qui étaient remplacés sur place et séance tenante par la population civile.

L'aviation allemande au contraire demeura toujours très étoffée en hommes. Ainsi à l'Ouest, en 1942, c'est-à-dire sans qu'il y ait de combat, on comptait pour un avion, 300 hommes au sol, auxquels il y aurait lieu d'ajouter le personnel des états-majors et des services. Lorsque la crise des effectifs devint particulièrement grave, plusieurs centaines de milliers d'hommes furent prélevés sur les formations privilégiées du maréchal du Reich ; mais celui-ci obtint qu'il en fût constitué des « divisions de campagne de l'aviation ». Et pour ces dernières on créa un nouveau service de ravitaillement et des arrières, tandis que les divisions très éprouvées de l'armée de terre, conservant une haute valeur manœuvrière, ne reçurent pas un homme.

L'auteur passe également en revue la question des forces nécessaires à l'occupation des pays conquis, où devaient surtout être assurés la défense des lignes de communications, le maintien de l'ordre, la lutte contre les entreprises de sabotage, les formations de partisans et la défense contre les éléments parachutés. Néanmoins, il estime qu'en faisant preuve d'esprit d'économie, les forces à immobiliser pouvaient être considérablement réduites, bien que les territoires en cause fussent quatre fois plus étendus que l'Allemagne même. Quant à l'armée de l'intérieur — elle représentait à la mobilisation le tiers de l'armée de campagne, comptant alors 3 750 000 hommes (chiffre assez faible en regard de l'ensemble de la population). Peu à peu le rapport entre l'armée de l'intérieur et celle de campagne joua en défaveur de cette dernière. En 1942-1943, celle de l'intérieur fut même aussi importante numériquement que les effectifs engagés à l'Est. Elle comprenait il est vrai les blessés, permisionnaires, inaptes, indisponibles, etc.

Toutes ces conditions, que ce soit dans les forces de l'avant, celles des pays occupés et du territoire allemand, incitent l'auteur à revenir sur l'aggravation de ce rapport homme/espace, contre lequel rien ne fut réellement tenté, surtout lorsqu'il en eût été encore temps.

Enfin, sur le plan psychologique, il s'efforce de considérer le même problème, faisant particulièrement ressortir le terrible sentiment d'isolement et d'abandon que ressentaient les combattants et cela d'autant plus que la région où ils se trouvaient était inhospitalière, semi-désertique, sans réseau de bonnes communications. Après avoir parcouru des distances de 1000 à 2000 km pour s'enfoncer dans ces immensités, la plupart se demandaient comment ils pourraient jamais se retrouver chez eux. A cela s'ajoutaient les conditions climatiques très rigoureuses. Et surtout ils s'apercevaient de plus en plus eux-mêmes du grave déséquilibre entre leurs propres effectifs, et ceux de l'adversaire. Pour les chefs ce même sentiment d'abandon dans l'éloignement apparaissait dans toute son ampleur lorsqu'ils avaient à se rendre à l'arrière en survolant les immensités de la steppe russe.

* * *

La *conclusion* de l'auteur est que l'homme et l'espace doivent demeurer dans un certain rapport. Or celui-ci a été de plus en plus défavorable aux armées allemandes durant le second conflit mondial. Il est difficile de dire dans quelle mesure et de quelle manière ce rapport devra évoluer dans les conflits futurs, alors que les techniques nouvelles ne cessent de se surclasser les unes les autres. Si, pour certains, l'apparition d'armes de très grande puissance règle une fois pour toutes ce problème, dans l'esprit de l'auteur bien au contraire il s'agira d'ajuster ce rapport à de nouvelles conditions, car en définitive ce sera toujours l'homme qui devra prendre, occuper et tenir un certain espace, même si celui-ci a été bouleversé par ces armes et même contaminé.

Mais l'auteur allemand s'arrête à ce point-là. Il voit dans les données exposées matière à la connaissance du dernier conflit mondial. Il accorde à ce rapport longuement étudié une valeur propre et s'efforce tout particulièrement de mettre en évidence son importance. Cependant il s'abstient d'en projeter les vues sur l'avenir.

Or on pourrait précisément se demander si une première extrapolation ne serait pas déjà possible sur la base des expériences allemandes en Russie. En effet, d'après la description qui a été faite de l'extrême faiblesse de densité des armées allemandes en Russie, il semble que celles-ci ont mené la lutte selon des normes déjà plus accusées que celles préconisées pour une guerre atomique. On admet en effet que l'étalement et la profondeur des unités grandissent selon le coefficient quatre à cinq. Ainsi dans des conditions plus difficiles encore, les forces terrestres de la Wehrmacht ont réussi à contenir pendant plus de deux ans un adversaire particulièrement décidé. Il serait donc loisible d'en conclure, sous réserve d'une analyse plus approfondie, qu'il ne serait pas impossible de combattre dans les conditions prévues pour l'avenir. Il est vrai que l'auteur a surtout voulu mettre en évidence le fait que si des regroupements avaient été effectués assez tôt l'espace n'aurait pas écrasé l'homme et des manœuvres auraient pu être effectuées par des concentrations de forces. Or celles-ci, même très brèves, représentent un des problèmes majeures d'une guerre future.

J. Perret-Gentil

*Chronique technique*

## Les chars Centurion acquis en Afrique du Sud

Par l'Arrêté fédéral du 5 octobre 1960, les Chambres fédérales décidèrent l'achat de 100 chars Centurion Mk V, de 10 chars Centurion de dépannage ainsi que des lots de pièces de rechange et d'accessoires provenant des effectifs de la République de l'Afrique du Sud.
Le contrat d'achat entre le Ministère de la défense sud-africain et le Service technique militaire fut signé le 10 octobre 1960 et ratifié par le Chef du Département militaire fédéral le 11 octobre 1960.

Le 28 octobre 1960, une délégation du Service technique militaire composée de 4 spécialistes se rendit par avion en Afrique du Sud et put commencer la réception du matériel en question dès le 31 octobre 1960. Le transport par mer eut lieu au moyen de deux bateaux